ANDRÉE-ANNE BRUNET

Doux bordel

Libre Expression

ANDRÉE-ANNE BRUNET

Doux bordel

Libre Expression

Aux mamans de cœur, de corps ou d'esprit.
Aux mamans entières ou à demi.
Aux mamans pour un temps ou pour la vie.

AVANT

Aspirer une aurore boréale

Islande. Février.
Qui quitte une tempête de neige québécoise pour en vivre une islandaise ? Personne. Sauf nous.

L'Islande l'hiver, parce qu'il y a moins de touristes, mais surtout parce qu'on a trouvé un prix fou pour des billets d'avion. On ne se fera pas de cachettes, on aurait trouvé un prix aussi alléchant pour une destination à quarante degrés Celsius et celle-ci aurait eu préséance. On n'est pas masochistes, quand même.

Donc, l'Islande l'hiver. Une saison aussi blanche qu'au Québec, mais avec une magie et une férocité plus grandes. Une nature sauvage et des vents qui arrachent des portes d'auto et te font frissonner jusqu'à la moelle épinière. Des rafales que tu peux distinctement voir naître du haut des montagnes et des volcans sur ta gauche, et qui glissent sur leurs flancs blancs avant de traverser la route, de t'aveugler en te forçant à lever le pied de l'accélérateur et qui poursuivent leur chemin

jusqu'à l'Atlantique sur ta droite. Voir le vent, ça se peut sur cette île. Ça fait partie de la magie.

Un climat qui invite aux combines en polar, aux chandails de laine et au thé. Ou à la vodka pour les plus frileux.

Oui, l'Islande pour ses sources thermales, pour ses randonnées en montagne, pour ses glaciers qui rejoignent l'océan et pour ses plages volcaniques où les vagues sont tellement fortes que, si tu t'approches trop, tu vas atteindre les fonds marins sans aucune chance de revoir l'amour de ta vie une dernière fois.

Pour moi, l'Islande, c'était pour les aurores boréales. Il faut être au bon endroit au bon moment, et avoir mené une bonne vie pour les voir. Ayant souvent collé mon chewing-gum sous les bancs de parc dans ma jeunesse, je ne savais pas si je le méritais, mais je croisais les doigts tous les soirs pour que le ciel se dégage et que, de notre *camper van*, on puisse l'apercevoir se teinter. Ma patience a porté ses fruits et mes nombreuses prières ont été exaucées vers les derniers milles de notre voyage.

On avait trouvé un emplacement dans un parc national pour passer la nuit. La plupart des campings étant fermés l'hiver, ce n'était pas évident de dénicher un endroit où poser nos quatre pneus. On était donc un duo de hors-la-loi, ton père et moi, quand on a décidé d'arrêter notre véhicule dans ce stationnement désert, sans demander la permission.

J'avais confiance en ma face de « Je suis innocente, monsieur l'agent » pour nous sortir de toute situation. Au pire, nos parents paieraient la rançon. C'est à ça que ça sert, un papa, non ?

Nos sacs de couchage étaient déroulés sur le matelas à l'arrière du *camper van*, prêts à nous recevoir pour la nuit. On était assis en avant, lui sur le siège conducteur, moi sur celui passager. C'était silencieux dans l'habitacle, mis à part le moteur qu'on faisait tourner de temps en temps pour profiter du chauffage. Aucune lumière ne venait polluer notre vision du ciel et, ce soir-là, aucun nuage ne se profilait à l'horizon. Je croisais les doigts dans mes mitaines. De longues minutes ont passé, nos yeux rivés vers les étoiles. Dans cette nuit noire, j'ai cru apercevoir un filament blanc éclore au-dessus de nos têtes.

— Est-ce que c'est un nuage ?

— Je sais pas…

On aurait dit un morceau de ouate étiré à son maximum ou encore un coup de pinceau avec de la peinture à l'eau trop diluée. C'était diaphane et ça semblait doux au toucher. Lentement, la blancheur s'est épaissie, puis elle s'est teintée d'une pâle couleur verte.

Et j'ai crié. Non, j'ai hurlé ! Mes cris de joie ont trouvé écho chez mon homme qui, d'un même élan, a ouvert sa portière pour se retrouver dans le froid extérieur.

Deux imbéciles heureux implorant le ciel de se colorer davantage, pointant cette aurore naissante qui, encouragée par nos cris, osait prendre plus de place dans l'univers céleste.

On courait dans tous les sens pour trouver un espace dégagé où la cime des arbres ne voilerait pas le spectacle naturel qui ne se révélait que pour nous. Nos bottes s'enfonçaient dans la neige, le froid s'immisçait entre mon foulard et ma gorge. Une grippe contre une aurore. Je gagnais sur toute la ligne.

D'abord fragile filament, l'aurore s'est tranquillement déployée au-dessus de nos têtes, immense ruban s'allongeant d'un horizon à l'autre.

— Mon amour…

Je n'arrivais pas à détacher mes yeux de là-haut. Il a insisté.

— Mon amour…

Je me suis tournée vers lui. Il faisait si noir que je ne parvenais pas à voir les traits de son visage. Il était agenouillé dans la neige et il me tendait quelque chose.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Je pense avoir reculé d'un pas, sous l'effet de la surprise. Mais je ne suis plus sûre. Mes idées tournoyaient dans ma tête, comme l'aurore au-dessus de celle-ci.

— Mon amour, j'ai beaucoup réfléchi dernièrement. Et même si ça fait peur, je suis prêt à faire le grand saut.

Mon souffle s'est coupé quand il a prononcé la question suivante.

— Accepterais-tu ma demande… en maman ?

Ma bouche s'est ouverte et mes yeux se sont écarquillés, figés par la surprise.

— Pardon ?

Il a pris ma mitaine et a déposé un petit objet au creux de ma paume. J'ai levé ma main à la hauteur de mon visage pour discerner ce qui y reposait. Une suce bleue.

— Voudrais-tu devenir maman avec moi ?

J'avais chaud dans mon manteau malgré le vent fouettant mes joues et mes bas de laine humides dans mes bottes. J'ai ri. Un rire nerveux et heureux, un rire qui dit oui. Je me suis penchée pour l'embrasser et lui ai demandé de se relever pour ne pas se geler les genoux.

J'ai glissé la suce dans ma poche de manteau comme le plus précieux des cadeaux et je me suis enroulée dans ses bras pour profiter encore du spectacle nocturne.

Il faut savoir que les aurores prennent leur temps. Qu'elles n'apparaissent que dans certaines circonstances, qu'à certains moments choisis et opportuns. Elles tracent lentement leur chemin et, quand elles se sentent prêtes, elles éclatent en confettis multicolores. Quand elles s'offrent en spectacle, elles promettent les plus belles aventures à celles et ceux dont elles croisent la route.

Le genre d'aventure qui bouleverse l'univers et illumine toute une vie.

Ce soir de février en Islande, les yeux ronds comme des billes et la bouche ouverte à cause des cris de joie qui ne cessaient de ponctuer le silence de la nuit, j'ai aspiré une aurore boréale.

PRINTEMPS

Sur la colline

J'ai rêvé que je perdais mes eaux en haut d'une colline, sous les étoiles. Une vraie scène de film. J'étais là pour profiter des Perséides quand j'ai senti un liquide chaud couler entre mes cuisses. C'est seulement à ce moment que les contractions ont débuté. Des vagues irrégulières qui me coupaient le souffle quelques secondes. Je suis restée étendue dans l'herbe sans bouger, le visage impassible. J'avais confiance dans le fait que mon corps savait quoi faire et que je devais simplement le laisser me guider.

Les spasmes de mon ventre se coordonnaient aux étoiles filantes. De plus en plus d'astres illuminaient le ciel et je me suis rendue à l'évidence que je ne pouvais pas demeurer dans cette position éternellement. Avec la grâce d'un rorqual échoué, je me suis levée. J'ai glissé ma culotte sur mes cuisses et je l'ai lancée dans les buissons. Elle était souillée et, de toute façon, elle serait dans le chemin pour ta grande sortie. Les lueurs de la ville scintillaient

au loin telle une masse brumeuse dont les contours flous luminescents m'apparaissaient si distants. Je ne sais pas sur quelle colline ni même dans quelle ville je me trouvais, mais dans mon rêve, je savais que j'étais trop éloignée d'une quelconque aide et que je ne pouvais compter que sur moi.

À une dizaine de mètres, j'ai trouvé un hêtre dont le tronc avait la texture de la peau d'un éléphant. Je me suis accroupie, dos à lui, prenant appui sur ses racines. Le ressac des contractions était plus violent, la houle avait gagné mon cœur. Je ne devais pas céder à la frousse, simplement avoir la foi. Je rejoignais le cercle de milliers de femmes ayant donné naissance avant moi. La mémoire ancienne de mon corps me mènerait à bon port. Je devais accueillir les déferlements comme des alliés dans ta venue au monde.

J'étais nu-pieds, mes orteils enfoncés dans le sol poreux. Je sentais les particules organiques et minérales sous mes talons, les organismes vivants grouillant sous la plante de mes pieds. La terre me supportait et son énergie se diffusait dans mes jambes, remontant jusqu'à mon bassin, où tu faisais tranquillement ton chemin. Une couleuvre a glissé dans mon champ de vision. Elle m'a jeté un coup d'œil, m'a tiré la langue. Je n'ai pas bronché. Je faisais partie de la communauté du vivant et chaque membre de cette famille naturelle ne cherchait qu'à m'épauler dans la grande aventure de la vie.

Ma tête s'est renversée et de ma gorge est sorti en galopant un râle provenant des temps immémoriaux. Dans ma voix déchirée, des milliers de femmes enfantant en même temps. Mes ongles ont percé la chair du hêtre qui me protégeait de ses racines. Ta venue était proche. Mon bassin basculait d'avant en arrière, cherchant la position idéale pour favoriser ta descente. J'avais l'impression de t'entendre m'appeler. Tu étais prêt à me rencontrer. Comme une louve blessée, j'ai hurlé à la lune, mes yeux révulsés. J'ai senti les contours de ta tête parfaite alors que tu traversais l'anneau de feu. Mon sexe était une torche vive, l'incendie risquait d'atteindre la forêt au grand complet si tu ne te sauvais pas des flammes dans l'instant. Une dernière vague et ton corps entier a découvert la gravité, la fraîcheur de la nuit et l'odeur de l'humus. Mes mains tremblotantes t'ont couché sur ma robe d'été trempée de sueur et de sang. Tu étais enfin là, enfin mien.

Des feux d'artifice ont éclaté dans le ciel. Ton arrivée sur terre était soulignée au son des pétards multicolores qui se confondaient avec les Perséides atteignant leur apogée. Des milliards de particules de poussière dorées pour tes premières minutes de vie. Les yeux vers le sommet de la colline, j'ai vu apparaître Ryan Gosling dans un costume trois pièces violet, un bouquet de pétunias dans les mains. Il venait prendre ma commande.

— Un *cheese* double, s'il vous plaît. *Vegan*, le fromage, si possible.

C'était juste un rêve, après tout.

Sortie nocturne à l'eau

Ça faisait sept mois que tu te tricotais un cœur dans mon ventre. Sept mois d'une cohabitation harmonieuse ponctuée par quelques nausées et de nombreux épisodes de reflux gastrique. Je persistais à mettre mes jeans d'avant toi, le bouton détaché, la fermeture éclair ouverte. Le décorum avait pris le bord. Les absences de ton père se faisaient de plus en plus fréquentes. Il avait choisi de travailler davantage avant de partir en congé de paternité afin de mettre plus de sous de côté. Je m'ennuyais, seule avec tes coups de pied dans mes reins.

Une nuit, alors que tu profitais visiblement d'un *after-hours* dans mon ventre, j'ai abandonné l'idée de t'endormir en fredonnant la *Macarena*, la chanson qui m'était venue en tête à ce moment-là. La *Macarena* n'a d'ailleurs jamais été réputée pour avoir le meilleur *timing*. Je me suis levée du lit sans grâce, avec mes trente livres de bonheur autour de la taille. C'était une nuit froide de janvier et je sentais un courant d'air glacial entrer par notre fenêtre

de chambre mal isolée. J'ai jeté un œil à l'extérieur. La rue était déserte, les lampadaires éclairaient des trottoirs abandonnés. Tu as frappé trois coups dans mes côtes, comme on frappe à une porte.

— Tu veux sortir, mon bébé ?

Tes pieds surexcités ne me permettraient assurément pas de me rendormir de sitôt.

— T'as raison. On y va.

J'ai enfilé une des paires de bottes de ton père, les seules chaussures dans lesquelles mes pieds bouffis ne se sentaient pas coincés. Devant la porte d'entrée, j'ai eu une seconde d'hésitation. Ce n'était pas très responsable… mais je devrais le devenir bien assez vite avec ta venue imminente, alors aussi bien en profiter maintenant. J'ai avancé ma main vers la poignée.

— Juste un petit tour, OK?

Le ciel était dégagé et j'aurais pu voir de nombreuses étoiles si on n'habitait pas en ville. Je les imaginais, à défaut de pouvoir les admirer. J'avais l'impression que la ville retenait son souffle. Aucun son, à peine l'écho lointain d'un camion roulant sur l'autoroute, quelque part vers le nord. J'ai filé dans la direction opposée, mes pas me menant instinctivement vers le parc à trois coins de rue.

— Ça, mon bébé, c'est ton quartier. C'est ici que tu vas grandir et te faire des amis. Il y a une belle ruelle où tu pourras apprendre à faire du vélo. On va te mettre des petites roues en arrière pour

commencer et tu porteras un casque de vélo orange, comme le mien. Là, c'est le dépanneur de Pedro. C'est le seul endroit où tu peux trouver des chips au bacon et *mac'n cheese*. C'est la sorte préférée de ton père. T'as pas idée à quel point il a hâte de te faire goûter.

J'ai poursuivi ma présentation du monde, du moins du quadrilatère formant mon monde, jusqu'à ce qu'on atteigne le parc. En temps normal, les cris des enfants se mêlaient aux aboiements des chiens. Mais à quatre heures du matin, l'endroit était désert, les balançoires étaient la propriété des fantômes jusqu'au lever du jour. Seuls mes pas sur le bitume perturbaient le silence de la nuit.

— Grâce à toi, l'été prochain, je vais enfin avoir une bonne raison de venir ici.

J'ai appuyé sur un bouton dont la couleur rouge vif perçait l'obscurité. Rien ne s'est produit. J'aurais dû m'en douter. L'hiver, l'eau est coupée. J'ai donc imaginé du liquide coulant des pétales d'une immense marguerite de métal surplombant l'espace de jeu et je me suis placée sous la fleur pour recevoir un mince filet d'eau illusoire.

Je ne sais plus combien de temps je me suis amusée à actionner les différents modules pour me faire croire que des chutes synthétiques et temporaires jaillissaient. Dans ma tête, je nous voyais danser ensemble sous les jets, le visage levé au ciel. Je tenais mon ventre en rêvant de prendre tes

menottes dans les miennes pour te faire valser sous les cascades. Je t'imaginais trotter ici dans quelques mois avec moi à tes trousses pour te remettre une couche de crème solaire. Je te voyais sauter dans les flaques d'eau et chasser les arcs-en-ciel.

À cette heure matinale, avec le soleil bâillant paresseusement à l'horizon, j'étais seule au monde. Car le monde, il restait chez lui, dans son lit.

— Ouch ! Qu'est-ce que tu fais ?

Je te questionnais à travers la paroi de mon ventre. On aurait dit que tu tirais toute la couverture vers toi avant de finalement décider de m'en laisser un peu. Mon ventre se serrait sans que j'active aucun muscle. Quelque chose d'anormal se produisait derrière mon ombilic. J'ai regardé autour de moi, paniquée.

— ARRÊTE ! Tu peux pas arriver tout de suite. C'est trop tôt. Pis ton père travaille cette nuit !

Je n'avais pas mon cellulaire, pas mon portefeuille et pas de ciseaux pour couper le cordon si tu devais t'offrir une sortie en plein air. Surtout, je n'étais pas prête à être maman. Pas ici, pas maintenant, pas dans ces conditions. On n'avait ni choisi ton prénom ni installé ta bassinette. Je devais rentrer à la maison, me recoucher et serrer mes cuisses l'une contre l'autre pour bloquer ton évasion. Te garder en dedans au moins jusqu'au retour de ton père.

J'aurais aimé monter les marches quatre à quatre pour atteindre mon lit plus vite, mais ma capacité

pulmonaire réduite par ta propension à te coller sur mes côtes m'en a empêchée. Je suis arrivée en haut de l'escalier essoufflée, mais soulagée de pousser la porte d'entrée.

— T'ÉTAIS OÙ ?

Mon cœur a fait un salto arrière et j'ai mis une main sur ma poitrine pour l'y retenir.

— Qu'est-ce que tu fais… ?

— T'ÉTAIS OÙ ? Je suis revenu plus tôt, le lit était vide, t'étais nulle part dans l'appart ! J'ai essayé de t'appeler quinze fois jusqu'à ce que je trouve ton cellulaire dans la cuisine.

Je me suis adossée à la porte d'entrée. L'affolement mêlé de fureur de ton père le faisait paraître beaucoup plus grand. Son visage était cramoisi, la veine sur sa tempe droite palpitant dangereusement.

— J'ai pas le temps de t'expliquer, je suis en train d'accoucher !

— QUOI ? !

La colère a fait place à l'inquiétude dans son regard. Il a momentanément oublié qu'il pensait m'avoir perdue à tout jamais à peine quelques secondes auparavant.

— Merde ! On n'a pas fait la valise pour l'hôpital. Es-tu sûre que t'accouches ?

— OUI ! J'ai des contractions depuis tantôt !

J'ai posé les mains sur mon ventre. Mes yeux sont devenus ronds comme des billes. Je scrutais le plafond à la recherche d'une confirmation

quelconque. Tout était étrangement calme à l'intérieur, les crampes n'étaient plus qu'un vague souvenir. Tu devais t'être finalement rendormi.

— On dirait… on dirait que c'est passé. C'est niaiseux. Ça devait être des fausses contractions. T'sais, les Brackston Hulk ou quelque chose du genre… C'est con, je me suis fait avoir comme une débutante.

On a soupiré de concert et les traits du visage de ton père se sont détendus. Son angoisse s'est volatilisée quand il m'a serrée très fort dans ses bras. La mienne aussi.

— Penses-tu que ça va déranger les voisins si je lance une brassée ?

Ton père a reculé pour me dévisager.

— C'est sûr qu'une laveuse qui *spin* en pleine nuit, ça fait du bruit. Mais pourquoi tu ferais du lavage LÀ ?

— Tu l'as dit : notre valise d'hôpital est pas prête. Si je dois accoucher dans les prochaines heures, j'aimerais au moins avoir des bobettes propres.

Tu vois, mon bébé, je peux aussi être responsable… quand il le faut.

UNE NOUVELLE MÈRE raconte à son bébé leur première année ensemble, alors que tout explose autour d'eux. Une suite de tableaux dressant le portrait du beau et du moins beau, d'un quotidien happé par des temps incertains. Une parcelle de maternité dépeinte avec humour et amour, insufflant un peu de lumière dans les moments plus gris. Un roman plein d'esprit, de tendresse et de p'tits régurgits.

Auteure d'origine abitibienne, Andrée-Anne Brunet est également animatrice radio. Elle voyage, donne des conférences sur son parcours unique et prête sa voix à des productions audiovisuelles. Passionnée de littérature, elle partage son imaginaire avec ses mots. Après *Ne pas toucher s'il vous plaît* (2019) et *Embrasser le chaos* (2021), elle signe ici son troisième roman.

ISBN 978-2-7648-1580-9

@AABRUNET
WWW.ANDREEANNEBRUNET.COM

Groupe Livre QUÉBECOR